1

INTRODUCTION

Vu d'un point de vue étymologique, l'expression « histoire du diable » a des racines profondes. Le terme « histoire » a partie liée avec des strates qui se superposent, et la langue allemande relie d'ailleurs le terme « histoire » (Geschichite) avec le terme « couche » (Schichte). Le terme « diable » se rapporte au concept de confusion, et d'une façon troublante, au concept de « Dieu ». Cependant, ces accords étymologiques, que l'expression « histoire du diable » évoque, seront seulement enregistrés par nos oreilles ingénues, et acceptés, émotionnellement mais de façon non critique, alors que nous tenterons d'approcher le prince des couches inférieures. La Divinité se présente Elle-même, sous différents aspects, à quiconque La cherche, si bien qu'avec cet « embarras de choix »* Elle demeure inatteignable. Il en va de même dans la tentative d'attraper le diable. Mais la Divinité est atemporelle. Elle *est* simplement, et le flux des événements passe ailleurs. Le diable est peut-être immortel, mais il a certainement surgi à un moment donné. Il nage dans

* Les mots et expressions suivis d'une astérisque sont en français dans le texte original de Vilém Flusser.

le courant du temps, et le conduit peut-être – il est historique au sens strict du terme. Il est possible d'affirmer que le temps commence avec le diable, que son avènement, ou sa chute, représente le début du drame du temps, et que « diable » et « histoire » sont deux aspects du même processus. Nous pouvons donc affirmer que notre tentative d'échapper au diable est une autre façon de tenter de sortir de la temporalité et d'entrer dans le domaine des Mères immuables. Cependant, une telle déclaration démontrerait que nous avons une attitude négative à propos du diable et retournerait contre nous les préjugés que nous nourrissons à son égard. Si nous voulons lui rendre justice, il nous faut échapper à l'influence de la propagande anti-diable qui a déformé son image depuis si longtemps. Un prince qui a comblé tant de gens dans le cours de l'histoire humaine, au nom duquel tant d'autres – martyrs, sorcières et sorciers – ont affronté les flammes avec détermination, un si glorieux prince mérite que nous soyons exempts de préjugés, quand nous voulons l'approcher dans le but de le connaître, du moins en partie.

Nous, Occidentaux, sommes les produits d'une tradition officielle qui peint le diable sous des couleurs négatives, c'est-à-dire comme un ennemi de Dieu. Dernièrement, cette tradition semble en déclin. Ces temps-ci, peu d'Occidentaux se sont donnés pour mission de dépeindre le diable. Même les religions ne semblent plus avoir le diable au corps. L'Occident reste silencieux sur sa relation avec le diable, et prétend l'avoir oublié, en se donnant pour règle : « Surtout ne pas penser à lui ». C'est une attitude suspecte. Il fut un temps, par exemple au XIII^e^ siècle et au XVI^e^ siècle où la question du diable était publique et passionnément discutée. C'étaient des époques inconfortables pour la domination du diable. Un bref examen des temps présents et de l'histoire récente semble démontrer que cette domination n'a fait que se consolider. Cette considération est un des motifs de ce livre.

Je disais que notre tradition présentait le diable sous un jour défavorable, comme un esprit séducteur, fourbe, et comme le destructeur des âmes. Ces attributs diaboliques n'ont pas à être présentés négativement, car ils permettent de se poser la question : « Quelle est la justification du diable dans ses actions ? » Il ne fait aucun doute cependant que ces attributs prédisposent notre esprit contre le diable. Ils ne seront donc pas un point de départ pour notre enquête sur le caractère du diable dans ce livre. Afin de connaître ses motivations, ses méthodes et ses faits d'arme, il est nécessaire de chercher d'autres aspects, plus positifs, de son caractère. Cela ne devrait pas être bien difficile. Puisque ses manifestations et ses effets sont si nombreux dans le monde extérieur et en nous, et que les signes de ses traits positifs abondent. L'ensemble de la symphonie de la civilisation, chaque avancée de l'humanité repoussant les limites imposées par le Divin, ce combat prométhéen pour le feu de la liberté, tout ceci, vu dans la perspective du diable, n'est rien d'autre que son œuvre grandiose. Ou bien, vu dans la perspective opposée, tout ceci n'est rien d'autre qu'une illusion créée par le diable. Science, art et philosophie sont les exemples les plus nobles de son œuvre. Si nous étudions comment ces activités se sont développées tout au long de l'histoire, et comment elles se sont éloignées du naïf péché originel, nous aurons réussi une première observation des traits de caractère positifs du diable.

Cependant, nous aurons quelques difficultés à distinguer, dans la vaste rivière des phénomènes, l'influence diabolique de celle du Divin. Nous sommes conscients de cette difficulté. Elle forme le tissu de nos consciences, et donc de nos existences. Je me propose de simplifier le problème et de rendre évidente cette difficulté tout au long du livre. J'appellerai « influence divine » tout ce qui tend vers un dépassement du temps. Et j'appellerai « influence diabolique » tout ce qui pousse le monde à rester dans le temps. C'est une simplification, mais elle a une

excuse : la tradition millénaire de l'Occident. Le Divin doit donc être conçu (si on peut le concevoir) comme ce qui agit dans le monde phénoménal pour le dissoudre, le sauver et le transformer en pur Être, donc atemporel. Et le diable doit être conçu comme tout ce qui agit dans le monde phénoménal pour maintenir ce monde, en l'empêchant d'être dissous et sauvé. Du point de vue de l'Être pur, le « Divin » est l'agent créateur, et le diable l'agent destructeur. Mais, du point de vue de notre monde, le « diable » est le principe de conservation et le « Divin » est, usons d'un euphémisme, le feu purificateur du forgeron. Ces considérations suffisent à elles seules à mettre en question nos concepts traditionnels du Ciel et de l'Enfer. C'est le devoir du diable de maintenir le monde dans le temps. Une défaite définitive du diable (aussi inconcevable soit-elle) serait une catastrophe cosmique irrémédiable. Le monde serait dissous… Notre tradition nous enseigne que Dieu a créé le monde. Nous avons commencé à noter les mobiles positifs du diable, mais les mobiles du Divin nous restent obscurs. Nous avons déjà l'intuition que le diable est beaucoup plus proche de nous que le Seigneur, et que suivre le diable est beaucoup plus confortable et simple que de suivre les chemins obscurs du Divin. La sympathie première pour le diable s'esquisse dans notre for intérieur, et nous reconnaissons en lui un esprit semblable à nous-mêmes, peut-être aussi malheureux que le nôtre. Mais nous ne devons pas exagérer cette parenté. Le diable (dans notre conception du terme) connaît son devoir, alors que nous doutons du nôtre. Son projet est clair et il le réalise, spécialement aujourd'hui, avec un succès admirable. Mais nous, nous sommes « libres », c'est dire que nous pouvons suivre le diable aussi bien que la Divinité, et nous errons donc à l'intérieur de cercles mal tracés. Le progrès rectiligne est le fait du diable. L'humanité progresse, et elle le fait grâce à lui. Comme êtres « libres », nous en sommes à notre premier jour. Le diable suit

son chemin, et l'histoire chante la gloire de ses actes. L'humanité d'aujourd'hui est aussi près et aussi loin de son but que ne l'étaient Adam et Ève. Il est vrai que certains d'entre nous semblent avoir rejoint Dieu, alors que d'autres semblent avoir trouvé le chemin de l'Enfer. Mais la grande majorité erre au milieu. L'histoire du diable est l'histoire d'un progrès. Notre livre aurait pu s'intituler « Évolution » mais cela aurait prêté à confusion. L'évolution dans l'histoire du progrès est l'histoire du diable. Cette évolution s'est passée à plusieurs niveaux. Le diable agit différemment dans chaque niveau, et ses progrès provoquent notre admiration et notre frayeur. Si nous choisissions au hasard quelques-uns de ses actes et que nous contemplions les progrès réalisés, depuis l'élixir de l'amour jusqu'à la vitamine E, ou depuis les balais des sorcières jusqu'au Spoutnik, nous aurions esquissé une première approche des méthodes ingénieuses qu'il emploie.

Tenter de décrire le chemin du diable à ces différents niveaux serait certainement une tâche des plus excitantes. Cela ne sera pas, cependant, la méthode employée dans ce livre. Nous pointerons différentes phases de ce progrès diabolique, en passant, mais cela n'est pas notre but. Notre intention est d'offrir une vue d'ensemble du diable. Notre problème sera donc de choisir une tour de guet, en grimpant le plus haut que nous pouvons, et en contemplant ainsi le paysage qui apparaît. Deux tours s'offrent immédiatement. La première s'appelle « Histoire » et impose le paysage suivant : une métamorphose continue des aspects du diable. Depuis cette tour, nous verrons la grand-mère serpent, puis Ahriman, Prométhée, et comment ces derniers se sont progressivement transformés en un philosophe scientifique et cultivé qui est le représentant du diable aujourd'hui. Mais la tour de l'Histoire dévoile un paysage trompeur. En réalité, les formes apparemment surmontées continuent à être actives, et la « psychologie des profondeurs » montrent leur vitalité. Le diable

continue d'agir dans les régions chaudes et obscures du subconscient ; et ce sont dans ces régions qu'il se sent à l'aise. Sous la lumière plus ou moins claire de la conscience éveillée, il change volontiers de forme. L'évolution du diable, et celle de la vie, sont pour le moins parallèles. Le reptile reste parfaitement identifiable dans le diable sophistiqué de notre âge élégant. Un des thèses de ce livre sera d'affirmer, en effet, que l'évolution de la vie n'est rien d'autre que l'incarnation des évolutions du diable. Le lecteur, ici, doit réfréner son indignation légitime. Il aura au cours du livre l'opportunité de s'indigner en toute liberté. Ce que j'essaie de faire à ce stade est de semer la graine du doute suivant : qui est le plus possédé par le diable, le protoplasme presque inerte venant de temps immémoriaux, avec son humble patience, ou bien la fourmi dévoreuse et une humanité spéculative ? La tour de l'Histoire découvre donc un paysage encore plus superficiel pour servir de point d'observation pour ce livre.

La seconde tour qui se présente d'emblée comme observatoire s'appelle « introspection ». Avec elle, le diable doit se révéler comme la force motrice de la majorité de nos actions et de nos désirs. C'est une tour très tentante, mais je crains que si nous devions y grimper et décrire le paysage qui s'offre alors, ce livre ne serait pas publiable. Nous devons dès lors refuser ces deux possibilités et en chercher une troisième. Heureusement elle existe, et c'est même l'Église catholique qui nous l'offre. Nous devons reprendre cette vieille sagesse de l'Église comme méthode pour développer notre argument.

Cette sagesse nous enseigne que le diable en appelle aux soi-disant « sept péchés capitaux » pour séduire et détruire nos âmes. Il est évident que l'Église, dans sa propagande anti-diabolique, fait appel à des nomenclatures biaisées pour nommer ces péchés. Il les appelle « orgueil », « avarice », « luxure », « envie », « gourmandise », « colère », « acédie (tristesse ou paresse intellectuelle) ». Ces termes archaïques, cependant, sont inoffensifs

et peuvent être changés facilement pour des termes modernes et neutres. Voici ceux que je propose. L'orgueil est conscience de soi. L'avarice, c'est l'économie. La luxure est l'instinct (ou l'affirmation de la vie). La gourmandise est l'amélioration du niveau de vie. L'envie est la lutte pour la justice sociale et la liberté politique. La colère est le refus d'accepter les limitations imposées à la volonté humaine ; c'est donc la dignité. La tristesse ou la paresse est l'état atteint par la calme méditation philosophique. L'Église nous enseigne que ce sont les moyens par lesquels le diable nous appelle pour tenter d'éliminer l'influence du Divin. Le livre suivra docilement la classification des péchés. Il maintiendra même les noms traditionnels, comme forme de respect pour leur ancienneté. Cependant, étant donné leur disposition initiale qui était d'éviter tout préjugé, on ne doit pas considérer ces noms comme péjoratifs. Ce livre essaiera ainsi de donner une description de l'évolution des armes et instruments diaboliques dans les territoires des sept péchés. En ce sens, ce travail sera historique, même s'il s'agit d'un sens peu courant du mot « histoire ». Ainsi ce livre se veut être une description de notre situation présente, description qui n'est pas aussi évidente que ces descriptions propagées par les livres et magazines en vogue actuellement.

Il est clair que les sept péchés sont issus de différentes couches ontologiques et englobent plusieurs plans distincts. Voici des exemples : l'économie, la politique et la technologie sont des péchés de la couche sociale de la réalité ; la conscience de soi, la dignité et la retenue philosophique sont des péchés qui ont à voir avec la réalité psychologique ; l'instinct et l'affirmation de la vie sont des péchés liés à la réalité biologique. Mais cette question des couches, en dépit de toutes les ontologies philosophiques traditionnelles, est une question complexe. Car les couches se croisent et n'admettent pas qu'on les sépare et les organise. Fondamentalement, les sept péchés ne sont donc qu'un seul : ce sont sept aspects d'une même

attitude. Tout péché inclut tous les autres, et l'Église a raison d'éviter de hiérarchiser les sept péchés. Une âme possédée par le diable par les moyens biologiques de la luxure sera portée à l'orgueil dans le champ psychologique et à l'envie dans le champ social, et toutes ces combinaisons possibles des péchés outrepassent l'imagination du commentateur. Les péchés capitaux forment un seul torrent qui se déploie en dessous et au-dessus de l'humanité pour la faire glisser vers le progrès. Cependant, le présent livre se voit obligé, pour des raisons de méthode, de hiérarchiser les péchés.

Ainsi ordonnés, les péchés serviront d'étapes pour décrire l'activité diabolique. Mais ces péchés, tous ces péchés, concernent l'homme. L'Église, elle, est intéressée exclusivement par les âmes humaines. Nous savons, cependant, que l'œuvre du diable telle que nous l'avons définie plus haut, va bien au-delà de l'homme. Nous aussi sommes intéressés, principalement, par le diable « humain », c'est évident, mais une certaine honnêteté intellectuelle exige que l'on considère aussi l'activité diabolique dans des domaines non humains. Cette honnêteté intellectuelle (que l'on peut aussi appeler « sens esthétique ») nous conduit à présenter dans le premier chapitre un diable pré-humain, c'est-à-dire préhistorique de notre point de vue. Ce premier chapitre présente l'avantage suivant : le diable y apparaîtra comme un agent moralement neutre, puisque non intéressé par l'homme, ce qui permettra de notre part une contemplation dénuée de préjugés. Tous les autres chapitres seront consacrés aux péchés *stricto sensu* et ceux-ci seront ordonnés selon une hiérarchie que j'appellerais « pseudo-historique » parce que copiée de la représentation de l'Histoire que nous offrent les dites sciences naturelles. Ainsi la luxure sera considérée comme le premier et le plus ancien péché, parce que c'est grâce à elle que le diable s'est incarné dans la matière inerte afin d'éliminer la divinité. À une certaine distance philosophique, on trouvera ce que l'Église

appelle « tristesse ou paresse » ou – pour parler de façon plus moderne – « *dégagement* », l'ultime et l'un des deux péchés majeurs, puisqu'il dénote une étape quasi suprahumaine de l'évolution, une étape dans laquelle l'homme se dépasse lui-même pour se confondre presqu'entièrement avec le diable. Les autres péchés, qui forment les thèmes des chapitres intermédiaires, seront placés dans la hiérarchie de façon plus arbitraire. Par exemple, la colère sera considérée comme une conséquence de l'impotence d'une luxure ininterrompue. La gourmandise est une autre forme de luxure, une luxure plus sublimée, qui grâce à cette sublimation est transférée sur une autre couche de la réalité. L'envie sera considérée comme antithèse dialectique de l'avarice, et ces deux péchés comme des conséquences de la gourmandise. L'orgueil, nous avons ici un nouveau changement de couche, sera considéré comme un tournant réflexif des péchés sociaux, donc comme « intériorisation ». La tristesse ou paresse, l'acédie donc, est ce même tournant complètement réalisé, luxure négative donc, et négation de la vie. La luxure et la paresse, ces deux pôles du champ magnétique des péchés, sont donc antithétiques dans un sens plus fondamental que l'envie et l'avarice. Avec cette tension dialectique se clôt le cercle magique des péchés que ce livre prétend présenter au lecteur. Comme il s'agit d'un cercle, on peut y pénétrer à partir de n'importe quel point, et cela conduira toujours, infailliblement, à l'enfer, après quelques tournants. La hiérarchie proposée dans ce livre est purement accidentelle, reposant légèrement sur une « historicité » de la nature, et informée par les préjugés freudiens. La luxure est prise comme point de départ, parce que ce péché est considéré par les freudiens comme la source même de la réalité. Naturellement nous pourrions construire notre cercle à partir, par exemple, de l'envie, qui est considérée par les marxistes comme le principal ressort de l'histoire, donc de la réalité. Dans ce cas, le cours de notre livre aurait été un peu différent, mais le

résultat aurait été, je pense, très similaire. Les autres péchés, moins à la mode actuellement, sont tout aussi dignes d'être choisis. Le lecteur devra se contenter de notre hiérarchie inventée « ad hoc ».

Dans le chapitre de la luxure, nous observerons les activités diaboliques productrices de vie. Ce sera un chapitre plein de sève. La colère, domaine de la science, est un peu plus sec, mais non moins diabolique, comme nous tenterons de le démontrer dans le chapitre correspondant. Ensuite, nous ferons un saut ontologique pour atterrir à la gourmandise, sur le terrain de la technologie et du paradis sur Terre. Après avoir apprécié les plaisirs de ce type d'enfer, nous poursuivrons notre chemin pour entrer dans les prairies des Dioscures envie et avarice, les prairies de la lutte politique et donc sociale. Sans tarder trop sur ce conflit diabolique, mais en y admirant toutefois les beautés des artifices du diable, nous avancerons vers l'orgueil. Alors que nous mentionnons ce chapitre, nous sentons notre pouls battre plus fort, car c'est le chapitre des arts. Dans ce chapitre, commencera à s'esquisser, nous l'espérons, la quintessence du diable, qui est sa beauté. En effet, « orgueil » et « tristesse », les deux derniers chapitres de ce livre, l'art et la philosophie donc, sonnent comme des termes et des mots différents, offrant une mélodie différente des noms des autres péchés. À mentionner ces mots, nous sentons le pouvoir diabolique qu'ils exercent. Toute notre énergie devra être mobilisée pour ne pas précipiter le cours de ce livre en direction de ces deux derniers chapitres, qui nous attirent puissamment et qui constituent l'objectif de ce livre, à plus d'un titre. Parce que « orgueil » et « tristesse » sont des péchés de l'esprit et, en ce sens, ils sont l'objectif du diable lui-même, tout autant que celle de l'histoire humaine.

Voici donc le programme de ce livre, qui doit être appelé « diabolique » non seulement pour son thème, mais aussi pour la confusion éthique d'où il jaillit, et qui est une confusion

caractéristique du moment présent. Celui qui écrit est conscient du péché qu'il commet à l'écrire. Il est également conscient du péché qu'il commettrait à ne pas l'écrire. Ainsi est le programme. Quant aux raisons de l'écrire, cela fut déjà mentionné en partie. C'est une tentative de décrire la scène actuelle dans laquelle le diable paraît dominer comme jamais auparavant. Cette domination presque incontestée recouvre à la fois le monde externe et le monde intime, ce qu'on appelait anciennement « l'âme ». Le plan et le motif sont donc donnés. Il reste à parler de l'intention du livre. Comme nous l'avons confessé, nous retenons notre souffle car notre confession équivaut à trahir notre masque qui était jusqu'ici porté entre nous et nos lecteurs. Ce masque concerne la relation d'objectivité avec le diable. L'intention de ce livre n'est pas, disons-le tout de suite, objective. Il est vrai que l'objectivité doit être un idéal que nous poursuivrons dans les différentes considérations que nous exposerons. Cependant, cet idéal ne pourra être totalement tenu. Il est impossible de parler du diable en termes froids et abstraits. La posture, oui, est possible, mais cela reste juste une posture. Dans le fond, il est nécessaire de craindre le diable, et craindre signifie se rendre ou courir de toutes ses forces. Une troisième possibilité serait de lutter, mais ce sera seulement à la fin de cet ouvrage que nous saurons, subjectivement, si ce combat semble réalisable. Mais pour le moins nous devons être capable de fuir, et cela est l'intention subjective de ce livre – subjective, bien entendu, dans un sens individuel et collectif. Pourquoi craindre le diable ? Pourquoi le fuir ? C'est ce genre de questions que ce livre veut aborder explicitement et implicitement. Qui peut prédire les réponses ? Qui sait la fin d'un livre quand on commence à l'écrire ?

Le lecteur maintenant connaît les doutes et les tensions internes que provoque cet ouvrage. Néanmoins, nous lui demandons de prendre le risque de ce voyage en enfer. Nous pouvons lui promettre que ce ne sera pas un voyage dantesque.

Au contraire, il lui apportera tant de plaisirs, des plaisirs peut-être plus grands que ceux du ciel. Que cette promesse serve d'appât, un appât non moins diabolique d'être ici confessé.